

Expérience d'écoute / expérience de pensée

Vendredi 17 septembre 2021, je plante ma tente dans un coin de campagne belge près d'un endroit où je soupçonne les cerfs de s'adonner au brame ces jours-ci. Ayant passé la journée à sillonner la région à pied pour repérer quelques « spots » probables, après une brève collation vers 19h je pars en quête de ce substrat sonore qu'il me tarde de découvrir in situ. La nuit est tombée.

A peine engagé sur le chemin qui plonge sans détours dans la forêt et arpente la colline, je constate que malgré la pleine lune qui illumine les environs, les houppiers denses des arbres rendent ce sous-bois obscur. Dans ce noir exigent, je prends le parti d'avancer à l'oreille et de ne pas allumer ma frontale. La ligne médiane du chemin, comme souvent, couverte d'une couche d'herbe pas trop haute atténue fortement le bruit des pas. De part et d'autre de cette médiane, de la terre semi-humide et des débris de roche. Il est donc plutôt aisé d'avancer tout en tentant de rester dans la zone « qui ne fait pas bruit ». Cette méthode s'avère plutôt intéressante non seulement pour ce qui est d'avancer dans le noir mais aussi pour se déplacer tout en écoutant. L'oreille peut voyager aux alentours tandis que le corps continue son chemin. Au moindre bruit suspect, la marche s'arrête immédiatement et l'oreille se tend vers, l'organe se déploie, sort de son habitacle crânien pour arpenter les ténèbres environnantes. Il y a quelque chose d'improbable, de presque contre nature (c'est dire à quel point nous en sommes loin, de la nature) à faire confiance à l'écoute pour avancer comme cela dans le noir.

Un chevreuil grogne et se met à pousser des cris rauques tout en s'éloignant.

Un peu plus haut, probablement sur une branche, un battement d'ailes mais la source sonore ne bouge pas.

Là-bas des pas dans les feuilles mortes, ça trotte comme un animal plutôt haut sur pattes et de poids moyen.

Plongé dans la plus profonde obscurité et à priori relativement silencieux, j'ai néanmoins la sensation d'être perçu par toute une faune alentours. Disons même que j'ai la sensation d'être le seul à ne pas avoir conscience de ce qui m'entoure ; de pénétrer dans une chambre feutrée dans laquelle tout le monde se connaît et où mon irruption créerait un trouble dont je suis le seul à ne pas être conscient.

Toujours dans le noir, j'arrive à une fourche où je tente de me souvenir quand quelques heures plus tôt, en journée, je suis passé par là, quelle a été la direction prise. Pour en avoir l'esprit un peu plus éclairé je m'apprête à allumer pour la première fois ma lampe frontale quand j'entends au loin, sur ma droite, mon premier brame de cerf. Un véritable choc. Mon corps est saisi et aspiré là-bas où se porte l'attention d'écoute. Plusieurs centaines de mètres et pourtant la sensation est physique, quasi haptique, organique, intérieure, profonde. La conscience s'achemine par l'oreille, le corps est atteint, touché, saisi, étreint, immobilisé. Après cette petite heure passée à marcher dans le noir en « jouant le jeu » du moindre bruit, l'appel résonnant dans un lointain proche agit comme un coup de gong au sortir d'une attention soutenue, portée aux moindres détails. Je sais désormais que c'est par la droite que je dois continuer ma route.

A partir de là, les cerfs, il y en a deux ou trois qui brament, sont mes guides. J'avance toujours sur cette mince zone herbeuse, mais selon un pas plus allant, plus déterminé, enthousiaste, c'est par là-bas que cela se passe, dur de ne pas courir. Quelques minutes plus tard, j'arrive sur le plateau qui m'avait semblé en plein jour un endroit propice pour les entendre. L'intuition se vérifie. Ils sont là, encore invisibles puisque dans l'épaisse masse d'arbres du versant d'en face, quelques-uns, peut-être deux ou trois à pousser cet appel à la fois plaintif, magique et bestial. Le clair de lune est irradiant, la nuit est sèche, froide, le son s'y propage, limpide et complexe. La zone est une scène où se joue l'expression lyrique de ces individus venus parader à gorge et coffre déployés. Ils sont sur le versant d'en face, je scrute la masse sombre de la forêt qui les abrite, entre eux et moi, dans le creux, une rivière qui chante joliment, tisse un fil continu au milieu des clameurs éparées.

Après un temps long, contemplatif et d'émerveillement quasi enfantin, je décide de remettre au lendemain la possibilité de les approcher davantage, en m'y prenant un peu plus à l'avance. Je me posterai sur le versant d'en face à les y attendre dès la fin d'après-midi. Ce soir, il serait malvenu de tenter la traversée de la zone probablement marécageuse. Je reviens donc sur mes pas, chargé d'une énergie et d'une vitalité exaltées.

Le lendemain, vers 16h / 16h30, après un bon repas près de ma tente, je pars sur les traces de la veille. En plein jour à présent. Il est plus aisé de se déplacer sur le chemin puisque les yeux sont là, ouverts et mordants. Je vois d'ailleurs, au passage, quelques traces de cerfs et de sangliers qui croisent le chemin par endroits. Fort heureusement il n'existe pas encore de G.P.S. pour suivre les traces des animaux sauvages, ce qui laisse à penser que le monde de la cartographie fait fi de la grande majorité des routes, des voies et des sentes pour établir les siennes, aveuglément.

Arrivé au point d'arrêt de la veille, je descends vers le ruisseau. Ici, espace effectivement très marécageux, voire borborygmeux, impraticable, mélangé de ronces et d'écorces arrachées aux troncs. Un peu plus loin une arène plus dégagée où semble s'être jouées des scènes d'orgie, à en croire les empreintes et traces de corps entiers imprimées dans le sol spongieux, offre en spectacle ce qui a dû se passer la veille, l'imagination est en route. Innombrables traces de cerfs, le lieu à atteindre pour les attendre n'est plus très loin. Une fois le ruisseau passé je remonte le versant opposé sur quelques dizaines de mètres et là, Ô grand bonheur, je tombe sur un arbre, un frêne (Yggdrasil ?) dont les racines semblent avoir été dessinées pour accueillir le promeneur embusqué prêt à s'installer quelques heures à l'affût. Deux d'entre elles forment un angle parfait pour s'y caler confortablement et y vaquer à diverses observations. Il est 17h45

La lumière décroît paisiblement. De feuilles en feuilles son dessin mouvant raconte d'inlassables histoires. L'imagination continue son chemin, se débride et traverse les frondaisons pour mieux monter jusqu'aux cimes bordées d'un ciel étonnamment calme et ouvert. L'esprit voyage, la lumière s'étirole, les étoiles non-loin de là le temps s'étire, le moindre bruissement prend l'importance d'un événement. Les sens sont sur le contretemps du souffle, en suspens, ils tendent l'être. Il y a une sorte d'ivresse à se trouver là, simple témoin, à étendre son champ de conscience et tenter de disparaître. Bien vite je suis rattrapé par un bruit plus signifiant, au loin, en haut de la pente, derrière moi, un bruit qui pourrait s'apparenter à une présence, encore trop lointaine pour être vue mais qui, si cette dernière se déplaçait dans ma direction, pourrait d'une part devenir visible et d'une autre m'apercevoir. Les racines accueillantes du frêne sont sûrement un très bon choix pour le confort mais stratégiquement il y a mieux à trouver. Je descends de quelques mètres pour m'adosser à un petit talus de terre qui me sépare d'une sente que j'avais repérée en montant. Il est 20h15. La lumière du jour a laissé place à la pénombre, les yeux ont besoin d'un temps d'acclimatation après chaque changement d'axe de regard pour fixer, appréhender, reconnaître, imaginer. J'attends. Et s'ils ne venaient pas ? Et s'ils m'avaient perçu depuis le début et avaient finalement renoncé à revenir sur leur terrain de la veille ? J'allais peut-être les entendre aujourd'hui très loin de là ? Les cerfs ne sont peut-être pas si fidèles que cela aux lieux de brame ? Et si la veille j'avais totalement halluciné ce que j'ai entendu ? La nuit est tombée.

Crac ! Une branche vient de se briser derrière moi. Je ne l'ai pas entendu arriver. A en juger la proximité il doit se trouver sur la sente juste derrière le petit talus auquel je suis adossé. Je suis sidéré. Mon corps a perdu toute capacité de mouvement. Mes fonctions vitales sont focalisées sur l'écoute dans ce hors-champ sonore à une longueur de bras. Ce déplacement restera gravé à jamais, celui d'un être lourd de quelques centaines de kilos se repositionnant sur le sol résonnant pour s'approcher davantage, puis une respiration, un humage, inspiration basse et profonde. L'animal, à moins de deux mètres, a évidemment perçu ma présence, il se renseigne sur mon identité olfactive. Je ne bouge pas, je ne sais pas si je respire encore. Mon oreille palpe l'invisible, devient organe tactile, essentiel et ultime. Curieusement mon cœur ne s'emballe pas, au contraire il semble vivre un moment d'arrêt baigné de calme et d'intense sérénité. Quelque chose en moi répète de manière posée et presque apaisante : la rencontre se passe très bien, tout se passe très bien, reste tout à fait confiant et tout se passera très bien. Il y a un cerf en rut de 250 kilos à moins d'un mètre cinquante dans une forêt en pleine nuit et je ne peux me retourner pour le voir. Tout se passera bien si je reste dans cette posture de respect et d'attention désintéressée.

Le cerf brame juste au-dessus de ma tête.

Ne pas trop penser. Les Indiens d'Amérique racontent que lorsqu'on chasse un animal il ne faut pas trop penser à lui, l'animal sentirait les pensées et prendrait la fuite. Cela me semble tout à fait logique. Les pensées se transforment en humeur et les humeurs en odeurs. La pensée et l'ouïe me lient à lui. L'instant dure.

Les pas martèlent sur place, impactent sourdement le sous-bassement puis se déplacent sur ma droite. J'entends l'affront des bois de l'animal contre le bois de l'arbre. Je comprends à la sonorité pourquoi ces parures occipitales se nomment ainsi. Les bruits sont secs, soutenus, violents, insistants et irrésistibles. Par pas de dixièmes de millimètres je me tourne sur la droite et tente de jeter un œil vers l'arrière. Le cerf est là, massif, magnifique, imposant, en train de fourrager de ses bois, le tronc, le sol, le bas feuillage de l'arbre voisin. La violence de l'échange est telle que je reçois des éclats d'écorces et de branchages. Me reviennent les images du sol de boue croisé précédemment. Le cerf se mesure à la nature, son espace d'éruption, d'érection, de vie hallucinée, implosion hormonal, organique et acharnée. Pas de public humain ici, mais une intensité de moment digne des plus grands dramaturges, voire qu'aucune forme spectaculaire ne puisse atteindre, restituer.

Lorsque je reprends mes esprits, que cet être phénoménal s'est finalement assez éloigné pour que son brame ne soit plus qu'un rôle au loin repris par le vent et l'écho, je reprends ma respiration. Il est 21h30. Le corps tremblant d'émotions, je m'autorise à faire quelques mouvements, les pieds, la tête, la nuque, les épaules puis le reste. Le son de la rivière réapparaît. Le temps reprend son cours.

Le bruit que font mes premiers pas dans les feuillages au sol est presque assourdissant tellement l'oreille est alerte, en attente du moindre élément, du moindre fléchissement de l'air dans sa qualité vibratile de transmission des mouvements les plus infimes. Il y a comme une réadaptation à effectuer afin de pouvoir reprendre un mouvement normal du corps. Ce dernier continue et continuera à trembler pendant plusieurs heures lorsque l'âme, elle, vibre encore.

Je suis reparti dans le noir de la nuit baigné de lune en repassant par le ruisseau, les ronces, les marais, cette fois-ci le souci de ne pas m'y enfoncer n'y était plus. Il est devenu tout à fait normal qu'à chaque pas, le pied épouse la couche toujours plus profonde des sédiments végétaux, de leur accumulation, de leur transformation. Envie d'ôter les chaussures, mais les épines acérées des buissons sont là, dissuasives. Presque envie de se rouler dans cette mare de boue que je contourne à nouveau et qui raconte toujours le même déchaînement fougueux passé.

Plutôt que de rentrer par le même chemin, je plonge à travers les bois plein ouest, où une grande forêt de résineux s'étend. L'air y circule librement entre les futaies produisant ce souffle ample et chaud malgré la température ambiante plutôt basse. Au bout de quelques instants, n'ayant pas repéré au préalable ce chemin sur lequel je suis, je me résous à allumer ma frontale, qui a la particularité de pouvoir produire un éclairage de couleur verte de très faible intensité. Cette lueur permet de ne pas complètement briser l'ambiance de la nuit tout en me laissant discerner quelques éléments relatifs au trajet à suivre. Par moment, et par réflexion des rayons de ma lampe, des paires d'yeux s'allument à divers endroits de l'épaisse couche d'obscurité environnante. Une fois dans un arbre, puis au sol non loin de là, puis deux paires proches plus lointaines, puis de nouveau une paire à mi-hauteur. Tous ces habitants de la nuit m'observent sans se sauver, plutôt curieux que peureux. Curiosité que je crois lire dans ces regards verts sortis de nulle part. La forêt est très calme, le ruisseau a disparu, pour laisser place au vent agitant la houle de feuillages et les méandres des branchages. Le chemin est assez long, quasi une heure, pour finalement sentir que je redescends dans la vallée, le plateau dans le dos.

Le sentier serpente et, de lacet en lacet un autre son vient prendre place à l'endroit du vent, un son tout aussi ample et invasif, un son qui s'immisce partout et s'infiltre dans tous les pores de l'air ambiant. Ce son est celui d'une autoroute au loin et son flux immuable peu attentif au rythme des jours et des nuits. Puis vient s'ajouter à lui celui d'une route secondaire, plus proche, où l'on peut discerner individuellement les passages d'un camion, d'un deux roues, d'une voiture, avec ou sans remorque qui bringuebale... Je continue à avancer alors même que ce bain sonore augmente d'intensité, envahit l'espace et laisse derrière moi toute possibilité de silence aussi relatif soit-il ; derrière moi la possibilité d'extraire du silence les éléments qui me parlent, m'interpellent, d'aller les y chercher par l'oreille. A ce

stade-ci, la marée sonore mécanisée s'impose au-dessus du reste, finie l'écoute. Quelques minutes plus tard, j'arrive aux abords d'un village où se joue apparemment une soirée, discussions sur le parking autour des voitures à l'arrêt, l'une, moteur allumé en attente de partir, ou de s'éteindre pour rester. Au fond à travers la baie vitrée de la maison on distingue le rythme sourd et les samples d'un tube de Daft Punk. Chacun y va de son expression exclamative du plaisir du moment, les verres et les bouteilles trinquent, quelques voix reprennent en chœur le refrain : Around the world, around the world... Around the world, around the world... Around the world, around the world... Around the world, around the world...

Je crois que c'est à l'issue de l'entrechoc de ces deux expériences que je me suis fait la réflexion suivante : quelle nécessité l'humain a-t-il aujourd'hui de pratiquer l'expérience d'écoute au sens archaïque et originel du terme ? Au sens qui fait que nous avons des oreilles aujourd'hui ? Plus aucune, c'est évident. Plus aucune de vitale en tout cas. Depuis quelques dizaines de milliers d'année l'homme est totalement sorti de la chaîne trophique. Il est la seule espèce vivante à l'avoir fait ; à s'être extrait de l'ensemble des relations naturelles établies entre les organismes vivants. L'homme n'a plus à se soucier des prédateurs qui tenteraient de l'approcher, ni des proies qu'il tenterait lui de repérer et d'approcher. Sa nourriture lui est à présent garantie par l'élevage et l'agriculture, et les risques de prédation à son égard sont écartés par sa sortie d'un habitat sauvage et la constitution de toute une série de barrières réelles ou fictives. Résultat, plus aucune nécessité vitale n'oblige à une écoute approfondie de l'environnement, plus aucune nécessité d'en tirer une quelconque information pour la survie de son être, de son espèce. La chaîne est brisée, mais l'organe de l'écoute est toujours là en souvenir des temps où...

Plus que cela, fort de son extraction des nécessités vitales de l'écoute, l'homme n'est plus en aucun cas obligé de respecter ce silence dans lequel le signal sonore, aussi ténu soit-il, annonciateur de l'un ou l'autre événement pourrait surgir. Plus de peur d'être prédaté, plus d'inquiétude de ne pas manger. A ce régime-là, l'homme peut faire du bruit. Il est probablement la seule espèce pouvant se payer le luxe de faire du bruit, puisqu'il a perdu la nécessité d'entendre ce que ce bruit empêche. Il est la seule espèce vivante qui puisse se permettre de produire une nuisance sonore barrant la route aux nécessités vitales de décoder son environnement sonore naturel. Enfin, plus que cela, l'homme peut faire du bruit, mais vu qu'il se situe en dehors de toute relation aux autres espèces vivantes, il peut faire le bruit qu'il veut ! Il n'y a pour lui, plus aucun référentiel. Il suffit que les sons qui lui soient adressés et qui devraient lui parvenir surnagent au-dessus du reste : son d'alarme, de détecteur, de sonnerie, d'interpellations diverses. La référence naturelle n'opérant plus, il est devenu lui-même son propre producteur de référent sonore. Il lui est alors loisible de fixer le niveau sonore du bruit qu'il produit indépendamment de tout rapport à l'environnement, dans l'oubli total de la totalité des espèces vivant autour de lui (l'homme représentant 0,008% de la biomasse terrestre totale). Le bruit peut s'étendre sans limite ni d'espace ni de niveau, tant que les signaux artificiels qui doivent parvenir aux oreilles de l'homo surdus que nous sommes devenus subsistent au dessus du tas d'imondices phoniques. La vie sur Terre n'aura qu'à s'adapter, ou disparaître. Around the world, around the world...

Sur le retour je repense à ces meutes de loups, dans la neige, où chaque individu marche dans les traces de l'autre en file indienne pour ne froisser qu'une seule fois la neige et donc arriver à une marche de groupe quasi silencieuse, ceci pour la simple et bonne raison qu'ils écoutent en marchant et qu'ils pourraient être eux-mêmes entendus.

Je repense à ces rapaces nocturnes dont le bord d'attaque des ailes et la constitution des plumes sont d'une telle ingéniosité que leur vol est totalement silencieux. Un ange passe. Ceci parce qu'étant des chasseurs nocturnes ils chassent principalement à l'ouïe ; la détection des proies, aussi petites soient-elles, demande une acuité auditive phénoménale, et ce pendant le vol.

Je repense à certains poissons ou mammifères marins qui produisent des sons aux intensités infinitésimales mais qui leur permettent de communiquer sur de longues distances de manière excessivement ténue. Je pense à eux qui se retrouvent dans l'aveuglement auditif le plus total lorsque, telle cette autoroute baignant la vallée, les moteurs de l'homme inondent les mers et océans.

Enfin, je repense à mon trajet en forêt la nuit précédente pour venir écouter les cerfs. En marchant sur la zone herbeuse du chemin, zone qui ne fait pas ou peu de bruit, je pouvais me repérer dans le noir, mais aussi laisser mon oreille active et vagabonde tout en marchant. D'où vient ce réflexe de m'être mis naturellement à faire cela dans le noir ?

Comment faire donc pour reconnecter l'oreille à l'environnement, dans un contexte où le bruit est totalement décomplexé, intégré, enjoué, signe de puissance et de frénésie ?

L'homme n'a cessé de mettre en avant son intelligence dite « supérieure », son acuité accrue à faire société ; cette dernière ne devrait-elle pas lui servir à se lier au vivant plutôt que de s'en séparer ?

La pensée issue de cette expérience d'écoute est elle-même issue d'une réalité, ici la forêt un 17 et 18 septembre. Cette réalité se trouve là, à la porte de notre existence, si proche spatialement et pourtant si loin dans les consciences. Aujourd'hui que nous n'avons jamais balancé autant de matériel et d'êtres humains dans l'espace, serions-nous encore capables de comprendre ce qu'il se passe dans une forêt derrière chez soi ?

Depuis cette expérience-ci je vais passer, tant que je peux, des nuits en forêt. Il semblerait que quelque chose se joue à cet endroit. Quelque chose qui me dépasse totalement et en même temps m'attire avec intensité. Une brèche s'est ouverte, laissant apparaître un espace autre, qui fut le nôtre, et dans lequel les rescapés de nos agissements continuent de tenter de se nourrir sans se faire manger.

Brice Cannavo

05 février 2022